Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 82 (1979)

Artikel: Trois cent mille soldats et une chanson
Autor: Chytil-Montavon, Eliane
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555316

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trois cent mille soldats et une chanson

par Eliane Chytil-Montavon

— Nom ?

— Montavon.

Le cliquetis de la machine à écrire épela consciencieusement les huit lettres.

— Ache ?

— ...? Vingt ans !

Il observa mon visage comme s'il n'y avait pas prêté attention depuis que j'étais entrée dans son bureau. La lumière grise de ce jour de novembre glissait sournoisement sur son crâne brillant et m'agressait de face. La pénombre du bureau la rendait plus blanche et je plissai les paupières en lui grinçant un sourire hésitant. Il repoussa ses lunettes sur le haut de son nez et se retourna vers la machine. Quatre « tac » s'égrenèrent, suivis du crépitement du chariot.

— Lieu d'hapitation ?

— Zurich..., suivit l'adresse en... Strasse.

Il ponctuait ses phrases de quarts de tour sur sa chaise à roulettes. Une fois de face, une fois de profil. Comme une photographie de casier judiciaire.

— Lieu d'orichine ?

— Courgenay !

— Ach ! dit-il en me jetant un regard presque complice et en réglant minutieusement les feuilles roses à doublures de carbone, ach ! la b'tite Gilberte de Courchenay !... Vous connaissez alors ?

— C'est ma tante !

Il fit son quart de tour brutalement. Ses lunettes glissèrent sur le bout de son nez et il me dédia un magnifique sourire. Je le devinai à sa moustache qui se mit subitement entre parenthèses.

— Votre tante ?... C'est pas frais !... Comment ?

— C'est la sœur de mon père !

Il me souriait gentiment en me regardant. Comme s'il avait retrouvé des photos jaunies au fond d'un tiroir. Le même sourire rêveur qui devait flotter au-dessus de l'album de ses vingt ans. J'étais subitement ses souvenirs en personne. Et quels souvenirs ? Son service militaire. Il avait vu la « p'tite Gilberte ». Une fois. Il avait fait la « mob ». Dans le Jura justement... « Bi Prunterut im Jura... » Il chantonnait pour lui, en regardant la feuille rose coincée sur la machine muette.

Moi j'avais fait mon petit effet. J'étais contente. J'avais soudain l'impression de lui être sympathique, agréable. Comme une vieille connaissance qu'on retrouve quarante ans après, au hasard d'un permis de conduire provisoire à chercher dans un bureau au deuxième étage, au fond du couloir, à gauche...

Je sortis dans la rue, mon papier à la main. A chaque fois, le coup portait, mais pas toujours de la même façon. Chez les plus de cinquante ans, c'était leur jeunesse qui leur sautait au visage. Ils recherchaient pendant quelques secondes, sur mes traits, une ressemblance avec une image depuis longtemps oubliée. Si j'avais été coiffée avec deux bandeaux noirs ondulés tirés bas sur les oreilles et un chignon sur la nuque, ils m'auraient peut-être reconnue. Le nez était presque pareil, relevé. Les yeux aussi se ressemblaient, quoique, avec le « mascara » et le trait timide de crayon que je me faisais... La bouche était plus jolie chez ma tante, la lèvre supérieure s'amincissait dans un sourire spirituel qui piquait deux fossettes dans ses joues pleines. Elle était plutôt petite, assez potelée et très gracieuse, mais elle avait grande allure, car elle se tenait comme se tiennent toutes les personnes courtes, c'est-à-dire très droite et bien cambrée. Cette façon ne reflétait pas vraiment un trait de caractère, mais était tout sim-

plement une allure de famille. Tous, dans la famille de mon père, se tenaient ainsi, et mon grand-père, qui venait de mourir à l'âge de nonante-cinq ans, a toujours eu le dos plat comme une planche et les épaules larges.

Quand je faisais connaître mon lien de parenté avec Gilberte de Courgenay à des plus jeunes, je surprenais dans leur regard une étincelle d'incrédulité, comme si je leur avais avoué être la nièce d'une légende ou d'une chanson.

Et qui connaissait son nom de famille ? Personne, sinon ses proches. Si j'avais dit : Gilberte Montavon, personne n'aurait fait le rapprochement. Depuis septembre 1923, elle s'appelait d'ailleurs Gilberte Schneider, ayant épousé un grand St-Gallois de quinze ans son aîné, qui la dépassait de deux têtes et qui était un oncle adorable, d'une grande douceur et d'une infinie patience.

Je me souviens des vacances de mes onze ans, avec ma cousine du même âge, Arlette, la fille de l'autre frère de Gilberte. Zurich, dont nous avions visité avec notre oncle le jardin zoologique, le musée d'histoire et les grands magasins Jelmoli, Zurich m'avait subjuguée et c'est d'ailleurs à cette première impression-là que je devais d'y être revenue, ma maturité obtenue, pour y travailler. J'avais alors habité chez les Schneider pendant une année. Mais quelles vacances, dans le grand appartement perché à la Bionstrasse, dans un quartier à flanc de coteau, d'où les rues dégringolaient en pavés jusque sur l'Universitätsstrasse ! Notre oncle nous faisait écrire chaque jour notre journal-des-événements-quotidiens, divisé en trois parties : matin, après-midi, soir. Il nous incitait aussi à l'illustrer de petits dessins qu'il faisait la plupart du temps lui-même. Ce journal m'enchantait autant qu'il ennuyait ma cousine, qui préférait les parties de balançoire dans le jardin jusqu'à mal au cœur et qui guettait les ronds dans les flaques, entre deux averses, pour y courir, m'arrachant aux piles de Bécassine laissées là par notre cousine commune, Jeanne, la fille de Gilberte. Jeanne était aussi grande que sa mère était petite et n'avait hérité ni de sa grâce ni de ses

rondeurs. « C'est une Schneider ! » disait-on dans la famille. Elle nous fascinait, n'était-ce que par le fait qu'elle avait douze ans de plus que nous. Elle était une parfaite bilingue et ceci déjà aurait suffi à notre admiration. Elle travaillait comme juriste-interprète-secrétaire de direction, titre qui, à l'époque, était rare, donc mérité. Elle sortait beaucoup, portait des bas de nylon et des hauts talons, ce qui finissait de la mettre sur un piédestal. L'admiration que nous lui portions s'est d'ailleurs estompée au fur et à mesure que nous avons nous-mêmes grandi.

La famille Schneider était complétée par une bonne qui vaquait à ses occupations avec une minutie presque maladive qu'elle avait calquée sur ma tante. Entrée à seize ans au service des Schneider, à la naissance de Jeanne, elle devait avoir, à l'époque où je l'ai connue, une quarantaine d'années. Son dos voûté, ses airs de vieille fille bigote et sa voix un peu geignarde nous la faisaient paraître trente ans plus vieille. Quand je la retrouvai, huit ans après, alors que je m'installais à Zurich, elle accusait encore le même nombre d'années. Et quand elle mourut à l'âge de septante ans, elle n'avait pas vieilli. Elle avait enfin rejoint son âge.

Ah ! ces vacances chez cette tante qui revenait rarement au pays et qui était une célébrité dont on avait fait un film ! Nous regardions avec fierté les quelques témoins de ce vedettariat qui, discrètement, avec un goût très sûr de la décoration, garnissaient un coin de mur ou un meuble : aquarelle dédicacée d'anciens de la mobilisation, plateau en étain gravé à son souvenir de la part du bat. d'inf. XXX, service en argent millésimé d'une manifestation de l'armée... Mais ce qui nous fascinait le plus, c'était, dans le grand salon qu'on n'utilisait qu'en cas d'invitation et qui faisait suite à la «Stube», à la véranda et à la grande salle à manger, un fauteuil majestueux que mon souvenir de petite fille a du mal de ranger dans le style Louis XIII ou la bergère Louis XIV, fauteuil recouvert de velours frappé, où le Général Guisan lui-même s'était assis. Je me souviens encore du jour où, seules quelques instants à la maison, deux gamines de onze ans

avaient poussé la porte coulissante de ce lieu défendu à leurs jeux et où, le cœur dans la gorge et le souffle en points de suspension, elles s'étaient assises dans ce fauteuil imposant, partagées entre un fou rire nerveux et étouffé et la palpitation inavouable de l'émotion qui étreint les dévôts devant une relique sacrée. Nous avions fait cela en cachette pour pouvoir dire: «On s'est assise dans le fauteuil où le Général Guisan s'est assis.» Jamais nous n'aurions osé le confesser à notre «tante Zizi», comme nous l'appelions tous, ses neveux et nièces et même ses frères et sœurs. Deux ans plus tôt, nos frères respectifs avaient fait la même chose et s'en étaient vantés.

Tante Zizi était gaie et terriblement active, mais son tempérament l'entraînait dans des colères aussi brèves que subites. Elle s'occupait de la fondation «Armée et Foyer», créée sur son initiative pendant la guerre 39-45, faisait partie de plusieurs comités. Elle était une passionnée de bridge et se rendait au club régulièrement avec son mari Louis ou Loulou. Elle avait hérité des Montavon la passion des cartes et je l'ai vue souvent disputer des parties de «pomme» avec son mari qui, grand joueur lui aussi, trichait ostensiblement pour s'offrir le plaisir de la voir bondir d'indignation. Il riait alors de tout son cœur, renversant sa belle tête blanche en arrière, son long visage plissé de rides gaies. Il était superbe et nous éprouvions une tendresse particulière pour cet oncle. Il nous parlait français avec un accent suisse-allemand qui, extraordinairement, donnait de la distinction à son élocution. Gilberte était une femme de tête. Très consciente de son importance dans les milieux qu'elle fréquentait, elle était très exigente non seulement avec elle-même, mais, hélas, pour nos onze ans insouciants, avec tous ceux qui l'entouraient. Son souci de l'ordre, de la propreté, de la précision, de l'organisation nous agaçait souvent. A deux cependant, nous en riions dans nos oreillers. Aucun livre de la bibliothèque ne devait se distinguer de quelques centimètres des autres. L'alignement ne souffrait aucune irrégularité. La poussière était chassée chaque matin minutieusement de tous les objets précieux, qui ornaient vitrines

et meubles de style. Certains avaient conservé de leur Siam natal, où notre oncle Louis avait travaillé pendant vingt ans dans un de ces fameux comptoirs, un sourire énigmatique et agaçant de Bouddha. Louis Schneider était revenu en Suisse à l'âge de quarante ans. Sa haute stature, son teint mat et ses cheveux déjà blancs avaient eu raison du cœur de la jeune Gilberte, alors en convalescence dans le Tessin. Elle qui connaissait trois cent mille soldats avait épousé un homme qui n'avait jamais été soldat.

Dans une encoignure de fenêtre, je me souviens d'un petit «semainier» en bois, à rayons en V, où la «Neue Zürcher Zeitung» était rangée méthodiquement chaque jour. Je n'ai jamais vu celle du lundi à l'endroit du mardi. Viktoria ou Victoire, la bonne, dont le prénom nous enchantait, veillait de son œil morne avec autant d'acharnement à ce genre de détails que le regard pétillant de tante Zizi. Ce qui m'avait alors paru le plus fou, c'était le gros agenda qu'elle tenait à jour et le livre de ses invitations. Nous avons assisté une fois à ce genre de branle-bas de combat qu'est un souper fin de douze personnes, avec trois tables de bridge après le dessert. Dès le début de la semaine, commençaient des discussions de tout ordre, concernant l'établissement du menu. Victoire accompagnait ma tante dans ses courses — les Schneider n'avaient pas de voiture — et, toutes deux, elles préparaient, la veille, gâteaux et douceurs. L'après-midi du grand jour se passait en dressage de tables avec chemin de milieu en dentelle fait main, argenterie astiquée jusqu'aux pointes des fourchettes, porcelaines fines et cristaux visionnés à contre-jour. Mais le fin du fin était le gros livre des invitations qu'elle consultait. Interrogée, elle nous expliqua qu'elle y consignait non seulement le nom de ses invités, mais aussi les mets qu'elle leur avait servis. «Ainsi, nous dit-elle, je suis sûre de ne pas oublier quelqu'un et surtout de ne pas servir deux fois la même chose.» Aujourd'hui, alors que je suis moi aussi confrontée à ce genre d'invitations, j'envie son sens de l'organisation méthodique et précise.

Nos vacances étaient réglées à l'avance. Le soir, elle nous soumettait le programme du lendemain que nous ne nous avisions même pas de contester. Et si tel était le cas, contestation que nous n'exprimions que par un froncement de nez, elle arrivait toujours à nous convaincre qu'il fallait faire cela. Le dimanche, nous nous rendions tous ensemble à la messe de onze heures, à la Liebfrauenkirche, pendant que Victoire, qui s'était levée au petit matin pour assister à la première messe, nous mitonnait un dîner « du dimanche ».

* * *

Le 20 mars 1896, au rez-de-chaussée d'une petite maison du village de Courgenay, au chemin dit en Fontaine-Allée, naissait le troisième enfant de Gustave Montavon et de sa femme Lucine, née Laville. C'était encore une fille. On l'appela Gilberte. En fait, c'était le cinquième enfant, mais les deux premiers (ou le premier et le troisième, selon les vagues souvenirs de l'aînée des enfants) étaient morts à leur naissance, chose courante à l'époque. On n'avait même pas retenu leurs noms. L'aînée s'appelait Fernande, la deuxième Camille, la troisième Gilberte. Puis arrivèrent, en 1901, Gustave, prénommé comme son père, qui devint mécanicien et garagiste et, en 1904, Paul, le musicien, mon père.

Mon grand-père était horloger de métier. Et un horloger connu et reconnu loin à la ronde. Mon père évoquait avec une certaine fierté le fait que l'habile artisan avait été sollicité par le gouvernement français de l'époque pour être nommé horloger du château de Versailles. Mon grand-père, qui passait douze heures par jour à son établi, ne prenant la peine de se retourner que pour manger du pain et croquer un oignon sur le coup de midi, hésita à cause du déménagement, de sa famille déjà nombreuse, et refusa. Plus tard, il abandonna l'horlogerie pour acquérir l'Hôtel de la Gare. Bien lui en prit. Celui-ci allait devenir le rendez-vous le plus célèbre de la «Grande Guerre».

Gilberte passa son enfance dans la maison en Fontaine-Allée, au milieu de ses frères et sœurs. Ses cousines habitaient la maison voisine. Sa préférée était Marthe, dont la mère, la tante Bertha, était la sœur de mon grand-père. Elle avait épousé un Varrin, nom répandu à Courgenay. Marthe grandit donc avec Gilberte. Elle partagea ses jeux, ses larmes et ses joies. Elle joua avec les mêmes poupées de chiffon et, dans le verger derrière la maison, cueillit les mêmes bouquets de cardamines. Elles nouèrent les mêmes tabliers pour se rendre à l'école communale où elles passèrent huit ans dans le même banc. Huit ans à faire les mêmes pages d'écriture, à corriger les mêmes dictées, à aligner les mêmes chiffres, à rabâcher les mêmes leçons. Huit ans à s'attendre le matin pour courir à l'école, huit ans assises sur la même banquette pour crocher leurs boutons de bottines avant de s'élancer dans la cour de récréation ou sur le même chemin de retour, huit ans à comparer les résultats scolaires. « La Gilberte, dit Marthe aujourd'hui avec une admiration inchangée pour cette cousine qui fut plus qu'une sœur, la Gilberte, c'était toujours la première ! Au début, on était trente-deux à l'école. On n'était plus que six à finir nos huit ans obligatoires. Les autres, ils avaient payé quelque chose pour s'en aller avant, pour aider leurs parents à la ferme ; ça se faisait couramment dans ce temps-là. »

Huit ans à bavarder, à jacasser, à se confier de grands secrets de petites filles.

— Chut, voilà le Paul !... Tu-dgu sais-dgai ce-dgue que-dgue la-dga Jea-dga nne-dgue m'a-dga dit-dgui ?

Le gamin faisait semblant de chercher quelque chose, tournait en rond pour embêter, apparemment indifférent au langage secret, et il quittait l'endroit, laissant deux filles plus grandes que lui, pouffant dans leurs grands tabliers gris et leurs doigts tachés de noir.

— Elles croyaient qu'on n'y comprenait rien, nous racontait mon père en riant encore de sa malice de gosse.

— On en a passé du temps ensemble, toutes les deux, m'a dit Marthe qui va sur ses quatre-vingt-quatre ans. Je me souviens quand ton père est né, dans la petite maison en Fontaine-Allée. On avait huit ans, la Gilberte et moi. C'était un dimanche des Rameaux, un peu avant midi. Un voisin est parti à l'Hôtel des Voyageurs chercher «l'onçha» (l'oncle, mon grand-père) qui faisait sa partie de cartes. Il a ouvert la porte du café et a dit : «Gustave, è vos fât v'ni ! è y é votr' fanne que bôle !» (Il vous faut venir ! Il y a votre femme qui accouche !). La Gilberte et moi, on avait vu la sage-femme arriver. On s'était cachées dans le jardin pour essayer de voir par la fenêtre si vraiment il y avait un bébé qui voulait sortir de «là». On n'a rien vu... Mais c'est pour te dire qu'on était toujours ensemble !

Ensemble encore à l'Hôtel de la Gare, avec Fernande et Camille. Et lors de la fête du village, de la Saint-Martin ou les dimanches, avec Marguerite et Jeanne, les cousines de Moutier, à travailler, à ranger la grande salle, à servir les clients. Vingt-cinq ans, côte à côte, cela fait plus que le tiers d'une vie, à jouer, à travailler, à aimer, à s'inquiéter, à rire, à trembler, à chanter, à danser ! Cela fait une jeunesse entière. Cela fait des souvenirs, beaucoup de souvenirs pour plus tard, pour aujourd'hui.

En 1908, l'Hôtel de la Gare est à vendre. Gustave Montavon l'achète et s'y installe avec sa femme et ses cinq enfants. 1914 ! Dès le 4 août, on se bat à nos frontières. Quatre jours plus tard, les Français occupent Mulhouse. D'interminables colonnes de soldats suisses, encore équipés de costumes voyants — comme la plupart des autres armées d'ailleurs — bleu foncé à boutons brillants, cols rouge vif et képis à pompons, serpentent à travers les vallées jurassiennes. Quand, vers le 13 août, les Allemands se rendent maîtres du Sundgau et que les Français se retirent vers Belfort, il faut renforcer les troupes à la frontière de l'Ajoie. Allemands et Français s'enterrent dans leurs tranchées à quelques mètres de notre pays. Les attaques nocturnes se répètent sans cesse au cours des mois qui suivent ; les incendies de maisons et de récoltes illuminent tragiquement le ciel ajoulot.

Dès fin août 1914, l'armée s'est solidement installée à ses postes d'observation. Ils sont si près des champs de bataille que l'on pourrait croire l'Ajoie au cœur de la fournaise. Les villages ajoulots deviennent autant de quartiers généraux des troupes suisses : Lugnez, Montignez, Beurnevésin, Bonfol verront passer toutes les divisions de l'armée durant quatre ans. Et Miécourt, où les troupes gardent les hauteurs d'Ottendorf et du Largin, et Charmoille, et Courgenay...

En cette année 1914, Gilberte a dix-huit ans. C'est une jeune fille souriante, gaie, à la répartie facile. Ses cheveux noirs, coiffés en bandeaux, entourent un visage rond marqué de fossettes. C'est la plus jolie des trois sœurs Montavon. D'ailleurs, les étudiants de l'école Cantonale de Porrentruy, ceux de la Gymnasia, le savent bien, quand ils vont, les samedis et les dimanches, à pied, de Porrentruy à Courgenay, pour boire un pot dans le joli café devant la gare. Le père Piquerez, étudiant d'alors, se rappelle :

«Elle était belle... Elle était bonne... Elle était jolie et gentille, tout en sachant d'un mot vous faire comprendre que si l'amour est douce chose, on ne plaisante pas sur ce chapitre. Et nous, nous étions jeunes. C'est bien loin tout ça... (...). Là vivait Gilberte dont tout Gymnasia était amoureux et dont la malice primesautière de Jurassienne, l'honnêteté proverbiale et foncière, nous apparaissaient comme l'une des plus jolies fleurs de ce pays d'Ajoie où il y en a tant. Entourée d'une famille qui accueillait ces turbulents gaillards avec une bonté toute paternelle, elle savait sourire, comprendre, morigéner avec douceur ou chanter comme un pinson. Hélas ! la guerre, les mobs, les soldats, les officiers, ces 300 000 dont Hanns In der Gand a parlé, nous enlevèrent un peu «notre» Gilberte. (...) Nous perdîmes notre amie Gilberte dans cet immense brouhaha du passage des bataillons et des canons, des relèves et des remobs, des soucis de nos parents et de nos soucis d'examens, sans oublier toutefois cette physionomie et ce caractère attachants.»

Les bataillons s'installent dans les villages. Fermes, granges, écoles, tous les locaux sont occupés par la troupe. Les cafés, les hôtels deviennent le lieu de rendez-vous des soldats. C'est là qu'ils passent leurs soirées, leurs heures de liberté, oubliant un peu leurs soucis, retrouvant un peu la vie de famille qu'ils ont laissée à l'intérieur du pays.

Chaque soir, la grande salle de l'Hôtel de la Gare accueille plusieurs centaines de soldats et d'officiers. On sert à boire, à souper à ceux qui le désirent. Parfois, l'Etat-Major commande un banquet. La famille Montavon, au grand complet, s'active. Ma grand-mère Lucine est aux fourneaux et aux... comptes. Quand le feu des cuisines s'est éteint, elle est là, derrière la caisse, attentive à tous et à tout, veillant de son œil vif et intransigeant sur ses hôtes et ses filles. Celles-ci vont, viennent, servent les «bocks» et les «demis», aidées par deux ou trois cousines ou amies, du même âge qu'elles. La bière coûte quinze centimes. A chaque fois, une pièce de quatre sous tombe dans la main de la serveuse avec ces mots : « Isch rächt ! »

— On s'en faisait des petits sous de «Trinkgeld», dit Marthe. On était assez heureuses ! Un sou, ça comptait dans ce temps-là !

Le père Montavon s'occupe de la cave, met les tonneaux en perce. De la trappe qui est derrière le comptoir, il descend l'échelle et remonte des tonneaux de cinquante litres de bière, en les tenant par le bord, d'une main, entre le pouce et l'index.

— C'était l'homme le plus fort du village, disait mon père. Je me souviens l'avoir vu, un soir, remettre en place un client éméché qui avait été grossier avec une sommelière. L'ivrogne était un solide gaillard, boucher de son état, et qui venait régulièrement chez nous. Il faisait une tête de plus que le grand-père. Prié de quitter la salle, il répondit avec l'assurance que l'alcool donne aux hommes, que celui qui le «viderait» d'un café n'était pas encore né. Je revois mon père s'approcher de lui, l'attraper par le col de sa veste et la ceinture de son pantalon, le soulever de sa chaise à bout de bras et, traversant la salle avec son fardeau,

dire tranquillement: «Va eûvri c'te poûetche!» (Va ouvrir cette porte!). La porte ouverte, devant l'assistance médusée, il balança son client paralysé par la surprise jusque sur la route et rejoignit le comptoir, comme si de rien n'était.

Les petits frères, eux, doivent animer la soirée. Gustave a treize ans au début de la guerre; il joue du violon. Paul, qui en a dix, «tire» l'accordéon et joue du piano. D'où lui vient ce talent? Qui sait? On ne se pose pas de questions. Les touches de son accordéon chromatique n'ont aucun secret pour lui, sans avoir jamais pris de leçons. Le piano, c'est la même chose. Il compose des airs, improvise des mélodies. Il accompagne n'importe quelle chanson. De temps en temps, à la demande de l'assistance, les trois sœurs chantent en trio... ce qui fait froncer les sourcils de leur mère, là-bas, derrière la caisse. Elle n'aime pas beaucoup cela, grand-maman Lucine. Le travail, c'est le travail. Mais les soldats aiment chanter. Et danser. Alors, on danse. On se bouscule pour inviter les filles de la maison, et surtout Gilberte, si jolie et qui sait l'allemand. Après son école primaire, elle a été pendant un an en Suisse allemande pour apprendre la couture. Un atout de plus, un charme de plus. Alors, elle cause avec ces Zurichois, ces Lucernois, ces St-Gallois, ces Suisses de Schwytz et d'Unterwald, perdus aux confins du pays qu'ils ne connaissent pas et dont ils ne comprennent pas bien la langue. Et, chose extraordinaire, elle connaît chaque nom, chaque physionomie. Elle retient leur histoire, le lieu d'où ils viennent, les confidences qu'ils lui font, les soucis qu'ils lui confient. Et quand ils reviennent, des mois plus tard, au hasard des garnisons, c'est son sourire qui les accueille. Et c'est elle qui leur demande des nouvelles de leur famille, de la grand-mère qui était malade, du bébé qu'on attendait, de la jeune fiancée. Cette mémoire prodigieuse des noms et des physionomies fait d'elle une sœur, une amie, une mère, une confidente. Dans la journée, elle est là, devant une table où s'entassent chemises et chaussettes. Elle reprise un talon, recoud un bouton. «Il faut bien remplacer un peu les mères qui sont loin!»

On frappe à la porte :

— Gilberte, le major aurait quelques lettres à taper à la machine, est-ce que..... ?

Et Gilberte se lève, s'installe devant la grosse machine à écrire, à la table de conférence des officiers. Ses sœurs ne chôment pas non plus. La grande salle doit être remise en ordre chaque jour pour tous ces «sans foyer» qui viennent chercher, le soir, un peu de chaleur, un peu de gaîté, un peu d'amitié, sous la lumière jaune des lampes à gaz. Le père Montavon a construit une annexe derrière la grande salle, pour pouvoir accueillir ceux qui se pressaient sur la porte de son café, attirés par la musique de l'orchestre : le piano ou l'accordéon, le violon et, souvent, un saxophone ou une trompette, une batterie, un violoncelle dont joue un gars du village ou un soldat-musicien qui a emporté son instrument dans son paquetage. Pendant ce temps, à quelques kilomètres, résonne le canon. Dans le ciel, les ballons captifs s'observent par-dessus les frontières.

Pendant la journée, les garçons ont du bon temps. Un morceau de craie au fond d'une poche, une boîte de cirage et une brosse dans l'autre, ils rivalisent d'astuce et de vitesse avec les autres garçons du village et vont ramasser dans un panier à bois les paires de bottes boueuses, en prenant bien soin de les numéroter à la craie, sous les semelles. Puis ils se rendent à la fontaine pour les décrotter. Comme ils achètent leur cirage, ils en utilisent le moins possible ; un bon crachat sur le cuir et quelques coups de brosse énergiques font presque autant d'effet qu'une noix de cirage gras. Les poches cliquetant de petits sous, les garçons rentrent à la maison. Ici, il y a toujours le bois à chercher pour les poêles de la salle et pour le grand fourneau de la cuisine où maman Lucine déplace son épaisse silhouette habillée de noir et de gris. Elle va et vient entre la table et la cuisinière dans laquelle craque un feu qui lèche le cul des casseroles de cuivre. Pendant ce temps, la Marie-Gâteau (Marie Logos de son vrai nom) prépare des tourtes pour un banquet commandé par l'état-major du moment. Une servante épluche des légumes. La grande salle, où

traînent encore des odeurs de fumée refroidie, résonne du bruit des chaises qu'on déplace. Une pile de nappes propres attend sur le coin d'une table. De la cuisine, construite derrière l'hôtel, arrivent des fumets de soupe aux choux qui bouillonne dans de grands chaudrons. Quelques soldats, leurs nouveaux bonnets gris vert enfoncés jusqu'aux oreilles, la tunique dissimulée sous de grands tabliers blancs, la louche à la main et le «Witz» aux lèvres, préparent la «tambouille» de la troupe. Les mécontents iront, ce soir, se rattraper avec une omelette baveuse que leur servira Gilberte ou Fernande ou Camille ou Marthe...

Ce soir justement, il y aura un concert spécial à l'Hôtel de la Gare. Hanns In der Gand est dans la région. Il vient, aujourd'hui, à Courgenay, chanter ses dernières chansons, et les anciennes aussi, qu'on connaît et qu'on reprend en chœur. Hanns In der Gand n'est pas un soldat. C'est un barde. Son grand luth accroché à l'épaule, il va, de quartier général en garnison, pour donner des soirées. Cet Uranais recueille infatigablement de vieilles chansons suisses menacées de tomber dans l'oubli et les transmet aux troupiers. Hanns compose aussi des chants de marche, des couplets patriotiques. Il connaît Gilberte depuis 1915. Depuis ce jour où, arrivant avec une section du bataillon 54 de Bâle-Ville, il a passé devant l'Hôtel de la Gare. Il a vu, devant la porte ouverte, au haut des marches du perron, une jeune fille. Elle regardait défiler les hommes en souriant ; il a entendu, dans les rangs des soldats, ce prénom : « La Gilberte ! » Les anciens la désignaient aux nouveaux : « Voilà la Gilberte ! » In der Gand raconte encore : « Le 22 février 1917, de nouveau dans la salle d'auberge de l'Hôtel de la Gare, je chante devant la 11/44 et ses officiers. Gilberte et ses sœurs chantent aussi de magnifiques chansons. J'entends encore celle-ci : « C'est dans la ville de Bordeaux, trois beaux vaisseaux sont arrivés ! » Les conversations roulent sur les prochains mouvements de troupe. Gilberte connaît ceux qui vont relever les partants : elle a une mémoire incroyable et elle se souvient pour ainsi dire de chaque soldat qui a cantonné à Courgenay.

— Combien de soldats et d'officiers connaissez-vous, Gilberte ?

— Trois cent mille soldats et tous les officiers ! répond-elle en souriant, puis elle s'éclipse après une gracieuse révérence. Ce soir-là, je me mis à la chanson projetée. »

Ce soir, c'est le 11 octobre 1917. Hanns In der Gand est de retour à Courgenay. Il a dans sa poche, depuis quelques mois déjà, sa nouvelle chanson, inédite.

Vers six heures, les premiers soldats arrivent. Plusieurs tablées se sont déjà succédé en fin d'après-midi, le temps de boire une bière. Il a fait chaud, car l'automne est flamboyant, cette année-là. Devant l'hôtel, les platanes qui bordent la route et la séparent des lignes de chemin de fer jaunissent sous la poussière qui s'engouffre sous leurs jupons de feuilles au passage des véhicules. Et les gros souliers cloutés raclent à chaque pas les cailloux de la route, blanchissant les bandes molletières. Les lampes à acétylène, que le père Montavon a installées depuis quelque temps à la place des lampes à gaz, ne sont pas encore allumées, car la lumière horizontale du soleil éblouit de jaune les vitres de l'hôtel. Un peu avant huit heures, le café, la salle et l'annexe sont pleins de soldats fatigués. Le grand air a coloré leurs visages ; ils sont rasés de près, impatients. On a rajouté des chaises pour contenter les derniers arrivants. Une joyeuse rumeur monte des tables, avec les volutes épaisses de la fumée des grosses pipes, des cigares et des cigarettes. Fernande, abandonnant son service, a traversé la salle et est sortie devant la maison. Elle paraît excédée. Etant l'aînée, elle a des responsabilités. Dans les rectangles de lumière quadrillés des fenêtres qui se dessinent sur le bord de la route, quelques gosses de treize à quinze ans jouent aux billes. Elle se dirige vers le plus jeune :

— Paul !

Un bout de ficelle tendu entre ses mains, Paul, accroupi, mesure méticuleusement un espace entre deux billes. Son travail terminé, il se redresse en disant, victorieux :

— C'est la mienne !

Une gifle retentissante répond à son exclamation.

— On te cherche partout ! File ! Ils t'attendent !

Il ramasse ses billes et, se frottant la joue, passe devant sa sœur, évite le regard de sa mère assise à sa place habituelle, se faufile à travers la salle encombrée et s'installe au piano, tout au fond, sur la petite estrade. Les premiers accords éclatent sous ses doigts encore gris de poussière, ses doigts de gamin qui courent sur le clavier et apaisent, le temps d'une valse, le brouhaha impatient des consommateurs. Autour d'une grande table, les officiers discutent avec un homme en civil, au crâne chauve et aux yeux plissés de gaieté. C'est Hanns In der Gand. Il parle musique avec le major Andrae, commandant du groupe d'obusiers 26, chef d'orchestre et compositeur zurichois bien connu. Les capitaines Wyss et Burgunder écoutent distraitement leur dialogue. Le major, alors, se lève et se dirige vers le comptoir. Il s'arrête devant madame Montavon, s'incline respectueusement et s'adressant à elle dans un excellent français à peine teinté d'accent :

— Madame Montavon, permettez-vous à Gilberte de venir s'asseoir quelques instants à notre table ? Monsieur In der Gand voudrait lui chanter une chanson qu'il a composée pour elle !

Interloquée quelques secondes, elle refuse énergiquement. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce qu'on penserait de sa fille ? Il n'en est pas question.

— I n'veus p'çoli ! nan, nan, i n'veus p'çoli ! (non, non, je ne veux pas cela) répond-elle à ceux qui l'entourent et qui ont entendu la demande du major.

On insiste tant que son refus se fait moins catégorique ; mais il est clair que l'invite ne lui plaît pas. Prenant ses bougonnements pour un consentement hésitant, le major se dirige alors vers Gilberte qui sert des consommations. Il la prend par la main.

— Gilberte, venez vous asseoir quelques instants à ma table. Notre barde a composé une chanson en votre honneur.

— Non, non, je ne veux pas !... Je n'aime pas ça !... Qu'est-ce qu'on va penser !

— Votre mère est d'accord, ajoute le major. Allons, venez !

Un coup d'œil du côté de sa mère et Gilberte comprend qu'elle a peut-être dit oui, mais à son corps défendant. Intimidée tout à coup, elle accompagne le major à sa table et s'assied sur le bord d'une chaise. Pourtant, elle les connaît tous. Elle peut mettre un nom sur tous ces visages qui la suivent des yeux en souriant, car la nouvelle a déjà fait le tour de la salle.

L'Uranais prend son luth. Toutes les conversations se sont tues. Fernande, Camille, Marthe sont debout à côté du grand pilier. Ceux du café se sont levés. Maman Lucine, elle, est restée assise à sa place. Debout au milieu de la salle, le sourire aux lèvres, le troubadour gratte quelques accords et commence sa chanson :

« Bi Prun-te-rut im Ju-ra, da het e Wirt es Huus,
Da luegt es Meitschi alli Stund drymal zum Pfeister uus...

Et c'est le refrain :

« C'est la petite Gilberte, Gilberte de Courgenay,
Elle connaît trois cent mille soldats et tous les officiers...

A son nom, Gilberte s'est caché le visage dans les mains. Jamais elle n'a été aussi gênée. Elle est rouge de confusion. Après quelques mesures, toutes les têtes se balancent en cadence.

« Syg eine en Trumpeter, syg eine en Tambour,
Syg eine simple Solidat, sie het ne a der Schnur...

Au dernier refrain, toute la salle chante avec l'auteur. Et quand la chanson se termine, les acclamations interminables des batteries 75 et 76 ovationnent l'artiste, saluent cette nouvelle chanson, mais surtout, disent à la jeune fille de vingt et un ans,

rougissant d'embarras et d'émotion, quelle chère camarade elle est pour tous. Gilberte se lève, remercie, balbutie. Sa belle assurance a été balayée, submergée par ces honneurs inattendus. Elle serre machinalement les mains qu'on lui tend et, pour cacher son trouble, elle file vers le café continuer son travail sous les yeux admiratifs de tous les soldats qui chantonnent le refrain sur son passage, sous le regard un peu jaloux de ses sœurs aînées et sous l'œil un peu courroucé de sa mère qui n'apprécie guère le genre de démonstration dont sa fille cadette est l'objet.

Ce soir-là, 11 octobre 1917, est née à Courgenay une chanson qui va faire en quelques mois le tour des « trois cent mille soldats et tous les officiers » de l'armée suisse, une chanson que l'on chantera encore septante ans plus tard et souvent, sans connaître les paroles du couplet, une chanson qui a rendu célèbre une sage petite jurassienne, dont la vive intelligence, la prodigieuse mémoire et la souriante gentillesse étaient les seuls mérites.

Eliane Chytil-Montavon